

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XLIV-134 | 2006

Quel(s) défi(s) pour les sciences sociales à l'heure de
la mondialisation ?

Introduction

Daniela Cerqui



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/276>

DOI : 10.4000/ress.276

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 7-17

ISBN : 9-782-600-01095-5

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Daniela Cerqui, « Introduction », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIV-134 | 2006, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/276> ; DOI : 10.4000/ress.276

Daniela CERQUI

INTRODUCTION

Pourquoi publier un livre de plus sur la question de la mondialisation? Le thème étant déjà largement rabâché, cet ouvrage ne prétend aucunement apporter quelque chose de radicalement neuf. S'il peut fournir une modeste pierre à l'édifice de notre connaissance de l'actuel processus de mondialisation, tant mieux, mais là n'est pas son but premier. Les textes réunis ici n'ont en effet nullement été choisis pour constituer un ensemble cohérent orienté dans la construction d'une problématique. L'idée de base était plutôt de rassembler des personnes qui ont toutes pour point commun d'avoir, à un moment ou un autre de son parcours, côtoyé Gérard Berthoud et eu de fructueux échanges intellectuels avec lui – échanges que nombre d'entre elles poursuivent d'ailleurs. L'heure est à présent venue pour lui de prendre sa retraite, après avoir enseigné l'anthropologie culturelle et sociale durant de nombreuses années dans différentes institutions, en Suisse et ailleurs, mais plus particulièrement à l'Université de Lausanne, où il a passé la plus grande partie de sa carrière d'enseignant. Si ce départ à la retraite est pour lui l'occasion de se consacrer à ses recherches, il offre aussi aux personnes réunies dans ce volume l'opportunité de lui rendre hommage. Dans ce contexte, la mondialisation, grâce à son ouverture au niveau des thématiques qu'elle regroupe, n'a été qu'un prétexte pour que chacune et chacun puisse développer sa réflexion sous un large chapeau commun. Prétexte certes, mais pas choisi au hasard: elle fournit en effet un cadre dans lequel les différentes problématiques chères à Gérard Berthoud peuvent s'insérer et se rejoindre, donnant ainsi malgré tout une certaine cohérence thématique à l'ensemble.

Avant d'entrer plus en détail dans les questions relatives au contenu de l'ouvrage, je m'autoriserai à raconter brièvement quelques éléments plus personnels, qui permettront de comprendre pourquoi et comment j'en suis venue à prendre l'initiative de réunir ce volume en hommage à Gérard Berthoud, dont j'ai été l'étudiante alors que je préparais ma licence en sociologie et anthropologie à l'Université de Lausanne, puis l'assistante durant de nombreuses années. Il a alors dirigé aussi bien mon mémoire de maîtrise que ma thèse de doctorat. Mon premier souvenir de lui remonte à un jour où, alors que je ne suivais pas encore ses enseignements, il avait invité Cornelius Castoriadis à venir donner une conférence à l'issue de laquelle ils avaient débattu entre eux, éveillant en moi l'envie d'assister à ses cours. Le premier que j'ai suivi portait sur une thématique alors extrêmement novatrice et originale mais qui, je dois bien l'avouer, ne me motivait guère à l'époque: l'informatique, dont le développement, en cette fin des années 1980, était exponentiel. Contre toute attente, j'ai très vite été subjuguée par l'intérêt de cette problématique. Lors de ma dernière année d'études, j'ai suivi ses cours sur

la question du don et du marché, tout en restant indéniablement plus intéressée par les ordinateurs, qui sont depuis lors restés mon champ d'étude de prédilection.

Puis, et dans mon esprit c'est comme si c'était hier, il y a eu cette affiche, placardée sur un mur, par laquelle le professeur Gérard Berthoud mettait au concours un poste d'assistant-e pour travailler avec lui sur la question de l'informatique. Ont immédiatement suivi les affres de la lettre de candidature, qui étaient à la mesure de ma motivation pour le poste, et l'attente, interminable même si elle n'a duré que quelques semaines. Enfin, un jour, à la fin de son cours, il m'a demandé de passer à son bureau et j'ai appris que j'avais été retenue. Des années plus tard, je me souviens encore très bien de cet instant et de la joie que j'ai ressentie. J'ai aussi toujours en mémoire le fait que, quelques jours plus tôt, à l'issue d'un entretien passé dans ce même bureau, la main sur la poignée de la porte, je ne me résignais pas à quitter les lieux sans avoir formulé un dernier argument qui saurait peut-être faire la différence en ma faveur. Confrontée à ma propre difficulté à penser dans une situation de stress telle que celle-là, je sentais mon embarras croître au fil des secondes. L'idée géniale que j'espérais ne me traversant désespérément pas l'esprit, j'ai fini par entendre ma voix dire que je cherchais vainement quelque chose à dire pour lui montrer que j'étais très motivée, mais que je ne trouvais pas... Puis j'ai pensé que je venais de me ridiculiser et que je n'aurais pas le poste.

J'ai pourtant eu le plaisir et le privilège de travailler avec Gérard Berthoud durant les années qui ont suivi, et mon enthousiasme des débuts est toujours resté intact. Qu'il me soit donc permis de formuler ici l'ampleur de ma reconnaissance à son égard. En m'initiant à l'anthropologie des techniques, il a su transformer le goût que j'avais pour cette discipline en une véritable passion, tout en m'inculquant la rigueur d'une pensée scientifique exigeante, telle que lui-même la pratique. Cette pensée, il l'a d'abord mise en application de manière relativement classique dans le cadre de sa thèse de doctorat, qui portait sur l'analyse ethnographique d'un village valaisan, ainsi que dans un travail de terrain en Afrique, et plus précisément au Nigeria où il a étudié l'une des minorités ethniques du centre du pays. Durant des années, il a continué à s'intéresser à l'altérité, comme en témoigne le titre de son ouvrage *Plaidoyer pour l'autre. Essai d'anthropologie critique* (Droz, Genève, 1982), avant de se mettre à pratiquer l'« éclairage en retour » pour s'interroger sur les valeurs dominantes dans sa propre société. Ce faisant, il ne s'est pas pour autant éloigné des principes et questionnements propres à l'Ecole française de sociologie, auxquels il a toujours été plus que fidèle. Ses réflexions sur l'univers du don et de l'économie, et sa critique de la figure d'un *homo oeconomicus* tel qu'il est décrit par les tenants de l'économie classique, si elle doit aussi beaucoup à la pensée de Karl Polanyi, trouve indéniablement son origine chez Marcel Mauss. Par ailleurs, sa réflexion sur les nouvelles technologies de l'information – l'Internet et le réseau étant peu à peu venus se substituer à l'ordinateur individuel des débuts – trouve l'un de ses points de départ dans les écrits d'André Leroi-Gourhan, autre tenant de l'Ecole française de sociologie qui a en outre été son directeur de thèse et qui s'est beaucoup penché sur la relation entre nature humaine et phénomène technique.

Initialement menées parallèlement l'une à l'autre, ces recherches comportent depuis quelques années des points de convergence certains au niveau de l'analyse qui peut en être faite. Les systèmes économique et technologique évoluent en effet

de plus en plus dans le même sens, confirmant ainsi la justesse des intuitions de Gérard Berthoud. Comme il l'écrivait il y a quelques années déjà, les domaines scientifique, technique et économique, au-delà de leurs aspects si différents, se rejoignent en un objectif ultime: celui de «tout savoir, de tout faire et de tout avoir»¹. Dans le même texte, il avance l'idée que ce processus de maîtrise, en niant l'idée même de toute frontière, est à mettre en lien avec la globalisation, ou encore avec la mondialisation, qu'il considère comme étant deux moments différents d'un même processus qui permet au marché de s'étendre.

Ainsi, s'il ne fallait retenir qu'un terme pour résumer les pôles d'intérêt de Gérard Berthoud, la mondialisation s'imposerait, d'où mon choix de la faire intervenir comme fil conducteur. Cette thématique réunit en effet nouvelles technologies et économie et, de par le nouvel ordre qu'elle est censée établir, pose de surcroît la question de l'implication du chercheur, aussi bien à titre individuel que comme représentant d'une discipline scientifique. Nul doute que Gérard Berthoud a toujours su prendre à bras le corps les problèmes importants, sans crainte de se confronter aux questions épineuses. A la question *comment?* trop souvent posée en sciences sociales, il substitue celle, autrement plus difficile, de savoir *pourquoi*. Par exemple, dans les recherches sur les nouvelles technologies de l'information, une question récurrente consiste à se demander comment combler le fossé numérique. Partageant l'idée qu'il faut être connecté à tout prix, ces réflexions ne prennent pas de distance critique pour interroger ce qui apparaît comme évident – la nécessité de la connexion. Elles cherchent à savoir comment réduire les inégalités entre pays riches et pauvres, ou entre différentes catégories de populations au sein d'une même contrée. En questionnant radicalement le *pourquoi* plus que le *comment*, Gérard Berthoud aborde de plein fouet le problème des valeurs, et ceci à plusieurs niveaux: les valeurs en général, celles qui font que nous nous impliquons – ou au contraire ne nous impliquons pas – dans des processus; mais aussi plus précisément celles, le plus souvent implicites, qui président de nos jours à la mise sur pied d'un type de société décrit comme absolument nouveau et basé, entre autres, sur une nouvelle économie de marché qualifiée d'immatérielle et le développement à tout crin de nouvelles technologies de l'information qui en permettent la progression. A l'heure où aucun champ de la vie quotidienne n'échappe au phénomène, les frontières éclatent à tous les niveaux en entraînant les structures sociales sur la voie d'une réélaboration plus ou moins volontaire. Pour la pensée dominante, et pour ne citer que quelques exemples, les communautés sont censées devenir virtuelles alors que la démocratie est décrite comme destinée à être plus participative que jamais, toutes ces transformations étant considérées comme souhaitables et rendues possibles grâce aux nouvelles technologies qui permettent de vaincre les limites spatio-temporelles. En résumé, il s'agit d'étendre des valeurs occidentales au reste du monde par le biais d'une mise en réseaux généralisée.

La notion de mondialisation nous intéresse donc ici de par son aspect fédérateur, apte à réunir des personnes ayant collaboré avec Gérard Berthoud sur l'une

¹ « La 'cage de fer' du capitalisme intégral », *Revue du M.A.U.S.S semestrielle* 9, 1997, p. 91-110 (voir p. 91).

ou l'autre de ses thématiques favorites. Les auteur-e-s rassemblé-e-s dans ce volume ont en effet simplement été convié-e-s à apporter leur propre éclairage en se positionnant là où bon leur semblait sur l'un des deux axes proposés. Premièrement, l'axe thématique regroupe, d'une part, les nouvelles technologies de l'information et, d'autre part, le don et l'économie. Le second est orienté sur le problème de l'implication. Tous deux se voulaient volontairement perméables, permettant ainsi d'envisager au sein d'une même contribution toutes sortes de combinaisons aussi bien entre les thématiques elles-mêmes qu'entre ces dernières et le problème de l'engagement.

Avant d'aller plus à fond dans les différentes dimensions abordées par les auteur-e-s, soulignons d'entrée de jeu que le fait de parler de mondialisation comme d'un phénomène nouveau est éminemment réducteur. Jacques Grinevald nous rappelle que Teilhard de Chardin parlait déjà de planétarisation, et, comme le souligne Claude Raffestin, les origines du processus sont en réalité bien plus anciennes que ce que les discours actuels laissent transparaître. Ainsi, loin de constituer la rupture radicale que d'aucuns décrivent, la mondialisation se situe dans le prolongement d'un mouvement amorcé il y a fort longtemps déjà. De son côté, Giovanni Busino suggère aussi qu'il est réducteur de parler de mondialisation au singulier car il n'y a pas une mais des mondialisations. Il décrit comment les représentants des sciences sociales abordent la question, tout en regrettant le fait que les analyses sociologiques du phénomène se présentent le plus souvent sous une forme fragmentée, ce qu'il explique par le fait qu'il existe une séparation entre les systèmes d'une part et les acteurs d'autre part. De plus, si on suit cet auteur pour affirmer que les technologies ne véhiculent pas par elles-mêmes une orientation précise, se pose alors clairement la question du pouvoir, et donc aussi le problème relatif au rôle des Etats dans le processus. Il est vrai que le pouvoir étatique est théoriquement invité à s'effacer au profit d'une gouvernance supposée réguler à terme aussi bien les aspects politiques qu'économiques de la scène internationale à travers un contrôle distribué parmi les différents acteurs.

A cette tendance ouvertement promue à différents niveaux viennent pourtant s'opposer des luttes de pouvoir bien concrètes. Selon Michele Cangiani, la question de l'information se limite trop souvent à la technologie alors que le problème du pouvoir est central et débordé largement les stricts aspects technologiques. A titre d'exemple, il rappelle que le récent Sommet mondial sur la société de l'information (SMSI) a aussi eu pour effet de montrer les limites du système, dans la mesure où il a permis de constater les réticences des Etats-Unis à renoncer à leur pouvoir régulateur de l'Internet au profit des Nations Unies. Une telle résistance prête effectivement à sourire si l'on se souvient que de nombreux gouvernements, y compris le gouvernement états-unien, produisent des rapports dans lesquels ils prônent la limitation de leur propre pouvoir au profit d'une gouvernance supra-étatique censée prendre le relais, avec un système de pouvoir décentralisé. Cette décentralisation s'accompagne de l'extension d'une économie de marché à l'ensemble du monde, les structures d'échange dites traditionnelles étant marginalisées au profit d'une *e*-économie toujours plus prédominante. L'information, désormais devenue marchandise, prend en outre le relais des biens de consommation matériels, nous faisant ainsi entrer dans l'ère de l'économie de l'immatériel. L'individu rationnel y est alors appelé à exercer ses penchants soi-disant naturels

pour l'économie de marché et la défense systématique de ses propres intérêts sur la Toile, et cela pour le bonheur du plus grand nombre.

Severino Elias Ngoenha illustre bien lui aussi la tension entre des discours et une réalité qui ne leur correspondent que très partiellement, en nous confrontant dans son texte aux limites du discours promoteur de la mondialisation à travers la réalité d'un pays dit en développement – le Mozambique. Il dépeint une situation dans laquelle la fracture sociale augmente au fur et à mesure qu'un système libéral se développe et démontre en outre que la globalisation est aussi synonyme d'importation d'un certain nombre de risques. Il plaide alors aussi bien pour une action au niveau international qu'interne, au sein du pays lui-même. Mais force est d'avouer que nul n'a le moindre égard pour les éventuels effets négatifs, dans un contexte où le changement est valorisé pour lui-même pour peu qu'il se fasse dans le sens d'une complexification croissante. Ainsi, la société idéale de demain, celle que nombre de personnes annoncent déjà aujourd'hui sous l'intitulé de société de l'information, est celle d'une complexité liée à la circulation de l'information à tous les niveaux : de l'organisme individuel à l'«intelligence collective», un même modèle prédomine qui pose en son centre la nécessité d'une bonne organisation et circulation de l'information aussi bien entre neurones qu'entre individus.

Sans aller jusqu'à affirmer que les échanges que l'on trouve sur la Toile sont assimilables à l'univers du don, Marie-Dominique Perrot et Gilbert Rist suggèrent que la notion d'échange pourrait être l'un des principaux points communs entre les deux univers auxquels s'intéresse Gérard Berthoud. Avec une grande prudence, ils examinent les similitudes et différences qui apparaissent entre un système aussi traditionnel que la kula et les échanges d'informations sur l'Internet. Si la comparaison entre les Argonautes du Pacifique occidental et les Internauts suggérée dans leur titre peut sembler osée, elle n'en est pas moins séduisante. Au processus d'échange du don ou de l'économie vient en effet de plus en plus se superposer l'échange d'informations, ceci à plus forte raison dans un univers où la circulation des biens de consommation est supposée céder le pas à des échanges économiques immatériels. Pourtant, cette traduction du matériel en immatériel ne se limite pas au champ économique. Elle s'étend peu à peu à l'ensemble de la société et trouve ses origines dans la cybernétique, telle qu'elle a été définie dans les années 1930 par Norbert Wiener, le père de cette discipline. Trop souvent méconnu, cet héritage n'est pas pour autant à minimiser². Comme le remarquent Beat Sitter-Liver ou encore Jacques Grinevald, tout changement d'échelle entraîne dans son sillage une radicale modification de point de vue. Les avancées scientifiques et technologiques changent généralement aussi bien notre vision de la réalité que celle que nous avons de l'être humain. C'est bien sûr aussi le cas de la cybernétique dont l'apparition a coïncidé avec celle d'une définition particulière et cohérente de l'humain et de la société en postulant que tout objet – êtres vivants compris – se caractérise moins par la matière dont il est fait que par l'organisation de ses constituants. En d'autres termes, l'information l'emporte sur la matière, et cela aussi bien au niveau individuel que social, le modèle biologique fournissant le cadre de référence pour tout interpréter en termes d'émergence et d'auto-organisation. La

² Voir D. Cerqui, « From Turing to the Information Society », in C. Teuscher (ed), *Alan Turing : Life and Legacy of a Great Thinker*, Berlin, Springer-Verlag, 2004, p. 59-74.

vision cybernétique déplace donc la définition de l'humain du macro au micro en mettant l'accent sur ses constituants moléculaires, mieux traduisibles en termes de code que toute vision d'ensemble. Elle s'accompagne d'un nouveau regard sur l'homme et la société. Vue sous cet angle, la cybernétique est bien plus qu'un simple champ de recherche scientifique. Elle constitue une véritable manière d'appréhender le monde et fournit un cadre de pensée d'autant plus performant qu'il n'est, la plupart du temps, pas considéré comme tel. Le paradigme dominant propre aux sciences dites dures renvoie plus ou moins explicitement à ce modèle qui s'étend même au sein des sciences sociales et humaines. A l'instar de Monsieur Jourdain et de sa prose, nous appliquons donc parfois les principes de la cybernétique sans nous en rendre compte, tant le modèle a pris une importance qui dépasse largement son cadre initial.

Nombre de contributions réunies ici apportent plus ou moins directement des illustrations de l'influence de la cybernétique sur les idées. Ainsi, l'apparition d'une théorie de la complexité, évoquée par Henri Volken dans son texte, n'est-elle pas, par exemple, à mettre en rapport elle aussi avec la cybernétique? Par ailleurs, le fait que les théories mathématiques en soient venues à s'appliquer au social n'appartient-il pas à ce même mouvement de définition des phénomènes par leur organisation? Plus encore, en mettant à jour le rôle clef de la thermodynamique pour une compréhension du biologique, de l'économique et du social en termes de phénomènes émergents, Henri Volken ne remplace-t-il pas la cybernétique elle-même dans le contexte historique beaucoup plus vaste de l'élaboration de notre pensée scientifique contemporaine? L'histoire du concept d'entropie – qui est une notion clef de la cybernétique, liée au désordre – que nous propose Jacques Grinevald va dans le même sens en rappelant qu'elle est née avec le second principe de la thermodynamique. La cybernétique peut alors être elle-même comprise comme la concrétisation de l'apparition d'un mode de pensée qu'elle contribue à renforcer.

Dans un autre registre, Jacques Coenen-Huther rappelle à notre souvenir le philosophe, sociologue et moraliste Eugène Dupréel, souvent méconnu, qui parlait déjà il y a de nombreuses années de philosophie des esprits multiples en anticipant sur ce qui est actuellement qualifié d'intelligence collective. Il évoquait de surcroît l'apparition d'une sociologie relationnelle, à mi-chemin entre holisme et individualisme. N'est-il pas permis de voir là aussi des analogies avec la pensée cybernétique, puisque l'accent y est clairement mis sur les relations entre acteurs plus que sur les personnes elles-mêmes? Le fait que Dupréel ait pensé en ces termes n'est peut-être pas dû au hasard dans la mesure où il était contemporain de Wiener. Les idées étaient dans l'air. Et n'est-ce pas encore la prédominance de ce même modèle que met en évidence Serge Latouche en décrivant un Occident devenu une machine vivante, mi-organisme, mi-mécanisme? Là encore, il s'agit indéniablement de la métaphore cybernétique du vivant appliquée à la société dans son ensemble.

Michele Cangiani, dans une réflexion sur le système économique, soutient que tout système, même celui de marché, se définit avant tout par son organisation. Il constate que ce dernier est souvent considéré à tort comme un système fermé, ce qui a pour conséquence de le rendre autoréférentiel. Le modèle cybernétique est présent en filigrane puisque les échanges avec l'extérieur – échanges que Norbert Wiener et ses descendants formulent en termes de *feedback*, soit de rétroaction –

est fondamental. Abraham Rotstein opère pour sa part une déconstruction historique du marché, dans laquelle il souligne que Friedrich von Hayek considérait que le système de marché présente les mêmes caractéristiques d'autorégulation que les organismes vivants – et nous est donc tout aussi naturel que notre corps – et légitimait ses dires en se référant aux principes de la cybernétique. Il prend quant à lui position dans le sens de Karl Polanyi qui, à l'opposé, met l'accent sur la dimension socialement construite du système de marché. En essayant de distinguer ce qui lui est propre et ce qui se trouvait déjà dans d'autres modèles économiques précédents, Abraham Rotstein montre aussi que des dimensions inattendues voient parfois le jour durant les processus de changement, qui ne sont dès lors pas toujours linéaires. Il rejoint en cela Alain Gras qui préconise une analyse des systèmes technologiques en termes de rupture. Selon ce dernier, prévoir à long terme est en effet plus qu'hasardeux dans la mesure où des discontinuités apparaîtront toujours pour modifier le cours des choses. De même, à ses yeux, les interprétations continuistes des développements passés de la technologie manquent la dimension liée aux ruptures. Dans une réflexion centrée sur l'imaginaire lié au feu, il constate l'omniprésence de la chaleur et son pouvoir dans notre société, tout en affirmant qu'il ne s'agit aucunement d'une situation naturellement inscrite dans l'ordre des choses.

De telles approches, en relativisant l'aspect naturellement calculateur de l'humain et en réinscrivant ce dernier au sein de l'environnement social qui est le sien, laissent toute leur place à des analyses en termes de don, telles que celles proposées par André Petitat et Christian Lalive d'Épinay pour qui la complémentarité profondément maussienne du « donner – recevoir – rendre » propre à la logique du don a toute sa pertinence pour la compréhension de notre société. André Petitat offre une analyse des dynamiques de production du social à travers un cas particulier de matrice interactive : celle du don, dont il explore les différentes dimensions dans l'univers du conte, illustrations à l'appui. Ce faisant, il confirme que le don mérite pleinement d'être caractérisé en termes de phénomène social total. Christian Lalive d'Épinay examine quant à lui le cas du don entre parents et enfants, plus particulièrement quand ces derniers sont adultes et que les géniteurs deviennent âgés. Il relève ce qu'il nomme l'asymétrie du don de la vie, qui oblige celui qui a donné – qui est paradoxalement celui qui *reçoit* l'enfant qu'il a conçu – et non celui qui a reçu, du moins durant toute la phase de l'éducation des enfants. Il montre en outre que les parents ne quittent qu'à contrecœur cette position de donneur lorsqu'un état d'âge avancé tendrait à les mettre en position de receveurs.

Pour revenir à la cybernétique et à son influence sur notre mode de pensée, force est d'avouer que la traduction du matériel en son équivalent informationnel – en d'autres termes sa représentation codée – ainsi que la focalisation sur les échanges à tous les niveaux sont bien les éléments constitutifs de notre société. Cette valorisation des signes aux dépens de la réalité qu'ils représentent comporte des risques, mis en évidence dans la contribution de Claude Raffestin qui constate une distance toujours accrue entre la matérialité et ses représentations – argent ou information. La réalité ne peut circuler que sous la forme de signes qui se substituent au réel et permettent de la recréer, et c'est de plus en plus l'Internet qui en permet la circulation. Dans ses « réflexions hétérodoxes », il souligne les risques liés à une situation dans laquelle les signes qui représentent la réalité tendent de

plus en plus à s'y substituer. Klaus Scherer nous met lui aussi en garde contre de potentiels effets négatifs de ce mouvement de dématérialisation. Dans une réflexion orientée sur la question des émotions, il évoque un risque de fusion entre affect réel et affect virtuel pour des gens qui passent une grande partie de leur temps plongés dans des univers virtuels ou des jeux en ligne tels que les MMORPG – soit les *massively multiplayer online role playing games*. Il constate aussi que les émotions les plus intimes tendent à être de plus en plus manifestées publiquement du fait que l'usage du téléphone portable nous met parfois en situation d'avoir des discussions très personnelles alors même que nous nous trouvons dans des environnements publics, entourés d'étrangers.

S'il est évident que les nouvelles technologies de l'information jouent un rôle primordial dans ce processus, d'où la multiplication des analyses qui leur sont consacrées, elles ne sont en réalité que la pointe émergée de l'iceberg. Elles convergent en effet depuis quelques années avec d'autres technologies telles que les biotechnologies, ou encore les nanotechnologies, pour former un complexe technoscientifique que les Anglo-Saxons résumant en parlant de *converging technologies*. La puissance de ce complexe est d'autant plus considérable qu'il est activement promu aux niveaux politique et économique comme étant l'outil indispensable à la mise en place de la nouvelle société émergente et, plus fondamentalement, de la nouvelle humanité qui en est le corollaire. Il se traduit donc concrètement non seulement par la maîtrise et la transformation de notre environnement, naturel ou construit, mais aussi par celles des individus qui y vivent, de plus en plus considérés comme modifiables dans leur chair sous prétexte d'amélioration. Le gouvernement des Etats-Unis – et plus précisément le Department of Commerce en collaboration avec la National Science Foundation – a invité ces dernières années une série d'experts du monde académique, politique ou encore économique pour réfléchir aux décisions à prendre pour préparer l'avenir des citoyens nord-américains... et derrière eux notre avenir à tous, puisqu'il y est question non seulement d'un projet de société, mais aussi de buts à atteindre pour l'humanité dans son ensemble. Les discussions ont été publiées sous la forme de rapports successifs de plus de cinq cents pages chacun, dont le deuxième porte un titre particulièrement éloquent, à savoir *Converging Technologies for Improving Human Performance*³. Le bricolage du vivant que dénonce Serge Latouche se réfère exactement à ce processus de modification de l'humain. Le qualificatif qu'il utilise pour en désigner la résultante est sans équivoque: le «cybernanthrope» auquel il fait allusion rappelle en effet sans aucun doute à quel point toutes ces pratiques sont ancrées dans la cybernétique. Marie-Claire Caloz-Tschopp fait elle aussi mention des technologies convergentes et de la volonté d'amélioration de l'humain, qu'elle met pour sa part en relation avec le problème du racisme. Il est vrai que le spectre d'un eugénisme encore plus poussé que celui auquel l'Histoire nous a malheureusement déjà confrontés se profile à l'horizon. Potentiellement, cette amélioration devrait en effet pouvoir théoriquement s'exercer sur tous les constituants humains pour peu que la science se montre

³ Voir M. Roco et W. Bainbridge (eds), *Converging Technologies for Improving Human Performance. Nanotechnology, Biotechnology, Information Technology and Cognitive Science*, Arlington, National Science Foundation, 2002.

capable d'en comprendre le fonctionnement détaillé, ce qui n'est, pour nombre de scientifiques, qu'une question de temps. Klaus Scherer donne une illustration de cette quête en évoquant la question de la localisation des émotions. Cette dernière équivaldrait à les rendre scientifiquement appréhendables, ce qui aurait pour effet de les rendre maîtrisables, et donc gérables et améliorables. En termes cybernétiques, cela impliquerait, encore une fois, qu'elles soient compréhensibles sous forme de sommes de données intelligibles dont on peut modifier l'organisation si besoin est, c'est-à-dire pour augmenter les capacités de l'humain standard, considéré comme un être imparfait qu'il faut améliorer par des artifices technoscientifiques.

Dans notre société occidentale, ces valeurs tendent à devenir des croyances, et une véritable foi semble même parfois habiter celles et ceux d'entre nous qui sont convaincus du pouvoir transformateur de technologies qui ne peuvent, selon eux, que nous conduire vers un futur riant. Dans son analyse du *Nouveau Testament*, Pierre-Luigi Dubied constate que ce dernier est toujours orienté vers les limites inférieures de la vie, contrairement à l'univers des nouvelles technologies, clairement tourné vers les limites supérieures. Science et technologie nous proposent donc un tout autre cadre que religieux pour penser nos aspirations et nous permettent de repousser les limites de la condition humaine : vivre toujours plus longtemps, en réparant au fur et à mesure les pièces usées, telle semble être la direction prise. L'allongement de la durée de vie caractéristique de nos sociétés occidentales, ainsi que le fait que les personnes âgées y soient de plus en plus actives, comme le démontrent les recherches de Christian Lalive d'Epinau, illustrent bien ce phénomène.

Indéniablement minorisées dans un univers dorénavant presque exclusivement dédié aux sciences dites dures, les sciences humaines et sociales n'en sont pas moins conduites à jouer un rôle clef dans ce monde en pleine mutation. Indispensables pour comprendre les transformations en cours, elles se doivent sans aucun doute de clarifier leur position quant au rôle qui leur est dévolu dans la société. Le classique débat quant à l'engagement personnel du chercheur prend en effet un sens nouveau à l'heure où non seulement les modes de vivre ensemble et d'échanger mais aussi les humains eux-mêmes sont en passe d'être radicalement modifiés.

Pour les sciences sociales, le défi est donc de taille. Il l'est aussi pour tout un chacun tant l'avenir radieux promis par les chantres de la société de l'information pourrait n'être qu'un scénario parmi d'autres, principalement promu par des intérêts économiques. La question de l'engagement du chercheur devrait donc aussi être plus généralement celle de l'engagement du citoyen. Or, ce dernier ne peut s'engager qu'en connaissance de cause, c'est pourquoi il est important que les chercheurs rendent public le fruit de leur réflexion, prennent parti pour ce qui leur tient à cœur et dénoncent ce qui leur semble devoir l'être. C'est ce qu'a fait Gérald Berthoud lorsque, en compagnie d'Alain Caillé, il a fondé la *Revue du M.A.U.S.S.* (mouvement anti-utilitariste en sciences sociales) pour dénoncer la présence d'une pensée fortement marquée par l'utilitarisme jusqu'au sein des sciences sociales. Dans sa contribution, Alain Caillé retrace l'historique du mouvement et de la revue, dont l'acronyme, en renvoyant clairement à Marcel Mauss, rend d'emblée explicite l'héritage intellectuel que revendiquent les fondateurs.

Dévoilant l'envers du décor, il nous fait part des difficultés inhérentes au fait de faire vivre – au sens concret du terme (gestion, impression, etc.) – une revue au caractère aussi insolite. Mais il nous dévoile aussi les satisfactions relatives au fait de rencontrer un écho quand bien même on s'essaie à dénoncer la pensée dominante. La longévité de la revue (créée au début des années 1980 sous forme de bulletin), ainsi que son expansion, témoigne de ce succès. Fabrizio Sabelli nous livre lui aussi un regard dans le rétroviseur en rappelant le combat commun mené avec Gérard Berthoud contre la logique utilitariste de l'économie, dans les années 1970 et au début des années 1980. A travers l'évocation de ses propres souvenirs, Fabrizio Sabelli nous laisse entrevoir à quel point ils avaient senti l'air du temps et su identifier avec clairvoyance les tendances qui se concrétisent actuellement.

Toujours dans le registre de l'engagement du chercheur, la réflexion philosophique de Marie-Claire Caloz-Tschopp souligne la tension qui existe entre théorie et pratique ou encore entre soumission et liberté. Elle met l'accent sur la difficulté à être un penseur critique, non seulement dans un contexte général où la pensée unique tend de plus en plus à devenir la norme, mais aussi plus particulièrement dans un pays comme la Suisse qui entretient, selon elle, un rapport d'amour-haine avec ses intellectuels. Jean-Bernard Racine plaide quant à lui pour une géographie engagée. Il propose une réflexion sur les valeurs propres à cette dernière – qui sont selon lui d'entrée de jeu inscrites dans la définition d'une discipline littéralement utilisée pour construire la Nation. Il examine aussi leurs points de convergence avec celles de l'anthropologie, en particulier en ce qui concerne leur commune ouverture à la diversité depuis que la géographie a pris ses distances d'avec les modélisations quantitatives pour se préoccuper plus des espaces tels qu'ils sont vécus au quotidien. En ce qui le concerne, Beat Sitter-Liver suggère un questionnement à propos de la possibilité de développer un système de valeurs largement partagé et concrétisé par l'élaboration de règles normatives. Il illustre l'ampleur du problème en évoquant les difficultés à parvenir à un consensus au sein même de l'Union européenne.

Les contenus des textes se croisent parfois de manière originale pour ensuite rebondir chacun dans la direction qui est la sienne. Chaque auteur-e a répondu à l'invitation à sa manière, avec comme souci majeur de rendre hommage à un penseur et à un ami. On l'aura compris, les quelques éléments donnés ici sur les contributions ne sont que le fruit d'une lecture subjective, et donc sélective. Ils ne se veulent pas indicatifs d'une quelconque suggestion quant à un ordre de lecture préconisé. La table des matières de cet ouvrage s'ouvre par un bref rappel des principales activités professionnelles de Gérard Berthoud et une liste de ses publications. Elle est ensuite organisée selon l'ordre alphabétique; il appartiendra donc au lecteur et à la lectrice de se situer en fonction des axes et, à la manière d'un hypertexte, de créer leur propre logique de lecture.

*
* *

Cette introduction ne saurait se terminer sans mentionner Carmen Eberlein, qui s'est associée à cet hommage. L'ouvrage n'aurait peut-être pas vu le jour sans son aide précieuse et son efficacité, puisqu'elle a effectué l'indispensable travail

éditorial et assuré le suivi dans les contacts avec les auteur-e-s des contributions. Qu'elle en soit infiniment remerciée.

Ce livre doit aussi beaucoup à Giovanni Busino, qui nous a accordé toute sa confiance et a accepté de le publier dans sa collection. Nous lui adressons donc un chaleureux merci, ainsi qu'à Novine Berthoud-Aghili qui nous a apporté son soutien.

Enfin, nos remerciements vont aussi à la Commission des publications de l'Université de Lausanne qui a un accordé un subside conséquent pour la publication de ce livre, et à l'Institut d'anthropologie et de sociologie, rattaché à la Faculté des sciences sociales et politiques de cette même Université, qui s'est lui aussi montré très généreux.

Institut d'anthropologie et de sociologie, Université de Lausanne
Department of Cybernetics, University of Reading
daniela.cerquiducet@unil.ch